

T S A F O N

Revue d'études juives du Nord



Varia

**Les cinq cents ans du Ghetto
de Venise**

**Entre condamnation de
l'esprit juif et déférence à son
égard, W. Emrich**

**Dossier : Juifs, Israéliens,
dans la littérature française et israélienne**

Hommages : W. Bok, É. Wiesel, M. Rahmani, C. Baron, C. Hampel

Édition : histoire de la Shoah

« Mesures contre les juifs prises par l'autorité allemande »

n° 72 automne 2016 – hiver 2017

Ont participé à ce numéro :

Dossier : Agsous-Bienstein Sâadia, Hocquette Éric, Letourneau Ingrid, Marti-Delescaut Françoise, Wattel Anne.

Varia : Cazalé Bérard Claude, Pillau Helmut, Joseph Kolbl.

Hommages : de Saint-Cheron Michaël, Delmaire Danielle, Iancu Carol, Lerousseau Andrée.

Édition : Delmaire Danielle.

Ce numéro et le n° 71 ont bénéficié de l'aide du Centre d'Études en Civilisations, Langues et Lettres Étrangères (CECILLE) de l'université de Lille 3, sciences humaines et sociales.



Dépôt légal : décembre 2016

ISSN : 1149-6630

Édition *Tsafon*

**Adresse postale : Association Jean-Marie DELMAIRE/TSAFON
Boîte Postale 61 087, 59 012, LILLE Cedex, FRANCE**

adresse électronique : contact@tsafon-revue.com

site internet : www.tsafon-revue.com

N° 72 automne 2016 – hiver 2017

18 € le numéro

Reprographie : Fleurus Copy (Lille)

pays, les juifs d'Algérie ont donné la préférence à la France, la mère patrie puisqu'ils en étaient citoyens. Toutefois, actuellement, parmi les juifs de France qui font leur *alyah*, ceux qui sont originaires d'Algérie constituent la majorité. Illustrant son article, Éliézer Ben-Rafael donne à regarder les vitrines de « la francophonie au cœur de Natanya ». Et l'ouvrage se clôt sur le récit de Benjamin Stora, l'historien de l'Algérie, né à Constantine, qui décrit les trois chocs subis par ses parents : la crise de 1930 qui atteint rudement sa famille, la perte de la citoyenneté en 1940 et enfin l'exil en 1962.

L'*opus* s'enrichit d'une abondante bibliographie mais qui, malheureusement, ne fait pas le tri entre les ouvrages anciens du XIX^e siècle, qui devraient être considérés comme des sources, et des études récentes. Quant aux sources, les intervenants ont puisé dans de nombreux fonds : l'Alliance israélite universelle, le consistoire de France, les archives de la préfecture de police de Paris, le centre des archives sionistes à Jérusalem et de nombreux sites internet. Enfin un glossaire arabe et hébreu aide le lecteur à comprendre certains mots.

D.D.

Tartakowsky Ewa, *Les Juifs et le Maghreb. Fonctions sociales d'une littérature d'exil*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, Collection « Migrations », 2016, 330 p., 18 €.

Issu d'un travail de recherche doctoral, l'ouvrage se donne pour tâche de cerner si un déracinement favorise des vocations littéraires, l'exil constituant une expérience fondatrice d'appartenance identitaire et l'écriture pouvant constituer une thérapie contre la nostalgie et un point d'appui pour l'adaptation à la nouvelle situation. À cette fin, l'auteure oriente sa réflexion vers les rapports entre fictionnel et existentiel, en direction du groupe exilé et de la collectivité d'accueil, et sonde les approches tant historiques que littéraires chez les écrivains juifs d'origine maghrébine.

Mais tout d'abord, il s'agit de vérifier si la littérature peut constituer un objet d'étude pour le sociologue, et d'autre part si l'étude sociologique est pertinente pour l'analyse de faits littéraires, mais aussi d'examiner le choix du terme « exil » par rapport à d'autres (migration, immigration, émigration, asile politique, diaspora...). L'étude porte exclusivement sur des auteurs d'origine judéo-maghrébine ayant connu eux-mêmes un déplacement et écrivant en français.

Dans une analyse extrêmement documentée, l'auteure dégage les conditions d'émergence d'une littérature d'exil pour ces exilés judéo-maghrébins. C'est ainsi qu'après avoir souligné la position très particulière des Juifs du Maghreb, souvent francophones et francophiles, elle met à jour l'évolution de la conscience juive (« réveil juif ») après la Guerre des Six jours en 1967, provoquant une « différenciation identitaire » de plus en plus marquée. À cette sensibilisation, s'ajoute un changement de perception de l'histoire dans les années 1980, auquel contribuent les procès en relation avec la Shoah et les recherches sur cette période, conduisant au fait que le génocide devient le paradigme de toutes les mémoires douloureuses. C'est forte de ces prises de conscience que la littérature prend en charge la mémoire de l'exil des Juifs d'Afrique du Nord, en se situant au sein des littératures « postcoloniales », sur lesquelles la pensée d'Edouard Saïd a exercé une influence sensible.

Examinant ensuite la littérature judéo-maghrébine d'expression française, l'auteure montre que ce n'est qu'au XIX^e siècle qu'apparaît en Tunisie le récit fictionnel en français, suivi très tôt par d'autres au Maroc et en Algérie (Sadia Levy, Jacques Vehel, Elissa Rhaïss...) qui publieront jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Puis une autre génération (Albert Memmi, Jean Daniel, Albert Bensoussan, Jeanne Benguigui...) publie dans les années 1950 avant l'exil massif. Mais c'est sur les auteurs exilés venus

en France que porte l'étude (109 auteurs dont 45% originaires d'Algérie) afin de tenter de dégager dans quelle mesure un déplacement géographique « travaille » les créateurs. Et de fait, l'auteure constate que 77% d'entre eux consacrent leur premier ouvrage à l'exil. L'étude des titres et du paratexte dégage les thèmes dominants : exil, Maghreb, histoire/mémoire, identité juive.

Le regard porté sur ces œuvres révèle l'attachement des écrivains (Albert Memmi, Nine Moati, Gil Ben Aych, Colette Fellous, Pol-Serge Kakon...) à décrire la vie quotidienne familiale, le quotidien de la communauté, les détails des vêtements, du folklore, des fêtes, et à restituer ainsi l'ambiance, l'atmosphère des quartiers en faisant appel à une mémoire sensorielle. Mais l'histoire peut être également source d'inspiration, même quand elle est mythique : c'est ainsi que le personnage de la Kahena inspire un certain nombre d'œuvres (Gisèle Halimi, P.-S. Kakon, Didier Nebot), de même que s'élabore la mémoire plus ou moins mythique de la coexistence harmonieuse entre Juifs et Musulmans, cependant que l'arrivée en France fait l'objet d'un désenchantement après avoir été, au Maghreb, objet de fascination pour ses idéaux émancipateurs dont ont bénéficié, depuis la Révolution, les Juifs de métropole. Cette représentation mythifiée de la France est écornée tout d'abord en 1940 avec l'abrogation du décret Crémieux en Algérie, puis véritablement ébranlée lors de l'arrivée en France, où les exilés se heurtent à l'ethnocentrisme culturel des Occidentaux et même des Juifs ashkénazes. Assimilés aux Pieds-Noirs ou aux Arabo-Musulmans, les Juifs du Maghreb se trouvent confrontés à un problème identitaire qui les poussera à se reconnaître dans la mémoire de la Shoah : elle leur procure une validation d'appartenance à la spécificité culturelle juive, et, de là, leur permettra de se revendiquer comme « séfarades », terme quasi-inemployé jusque là. Cette revendication pousse les écrivains à redécouvrir la « langue perdue », la tradition orale des communautés juives du Maghreb, une langue populaire teintée d'arabe ou de judéo-arabe, un style (le *pataouète* pour l'Algérie), une langue que, dans leur « drame linguistique » (Memmi), ils considèrent comme leur langue maternelle alors même qu'ils s'expriment et écrivent en français.

Après avoir analysé les conditions d'émergence et les caractéristiques de ces littératures, la chercheuse aborde ensuite la question des fonctions sociales de cette littérature d'exil. La première de ces fonctions est mémorielle. Outre que se souvenir est de toute façon important dans la tradition juive, deux processus sont à l'œuvre ici : un processus de remémoration sur le plan individuel, et un processus de mémorialisation sur le plan collectif. Cet acte de mémoire a pour fonction d'amplifier et de consolider la sociabilité des membres du groupe, mais aussi de créer des passerelles entre émotions passées et présentes. On peut donc considérer la littérature comme un médium mémoriel de transmission.

Une deuxième fonction de cette littérature d'exil est historiographique. Alors que les Juifs ashkénazes ont commencé à élaborer leur histoire dès le XVIII^e siècle sous l'impulsion de la *Haskalah* et à utiliser des méthodes scientifiques avec la *Wissenschaft des Judentums* dans un but émancipateur, l'historiographie des Juifs du Maghreb n'émerge que vers 1860, surtout élaborée par des Juifs européens, et ce n'est qu'à la fin de la période coloniale que commence à se mettre en place une historiographie plus scientifique, avec en particulier l'ouvrage d'André Chouraqui : *Marche vers l'Occident. Les Juifs d'Afrique du Nord* (1952). C'est pourquoi l'on peut dire que la littérature judéo-maghrébine d'expression française devance la production historiographique en répondant à une demande de reconnaissance d'un passé jusque là ignoré ou gommé, et en contribuant à la patrimonialisation de ce passé, l'intégrant ainsi dans la mémoire nationale.

Enfin, la troisième fonction de ces écrits d'exil est une fonction d'adaptation. La réalité qu'elle donne à lire est destinée aux deux groupes : la communauté d'exil et la communauté d'accueil, faisant des écrivains de véritables « passeurs culturels » qui

croisent les héritages sans se contenter de les juxtaposer ni surtout de les mettre en concurrence, contribuant ainsi au métissage social.

Au terme de son parcours, la chercheuse peut conclure que l'expérience de l'exil joue un rôle déterminant dans l'entrée en littérature. Elle élargit cette observation à d'autres littératures d'exil, comme celle de la diaspora indienne anglophone pour laquelle de nombreux exemples sont cités, à l'instar des exemples et citations très abondants de romans d'auteurs judéo-maghrébins qui illustrent la démonstration, œuvres rappelées dans une bibliographie pléthorique à la fin de l'étude.

Françoise Marti

Sholem-Aleikhem, Guitel Pourishkevitch et autres héros dépités, histoires, traduit du yiddish par Nadia Déhan-Rotschild, Paris, L'Antilope, 2016, 154 p., 15 €.

L'auteur yiddish Sholem Rabinovitch est décédé, à l'âge de 57 ans, il y a cent ans. Durant l'année 2016, plusieurs manifestations ont rappelé l'importance du conteur dans la littérature yiddish (« un des plus grands écrivains juifs du XIX^e siècle », *Actualité juive*, n° 1400, du 21 juillet 2016, p. 36). Il reste connu pour de célèbres histoires, reprises au cinéma ou au théâtre, telles *Un violon sur le toit*, *Tévié le laitier* ou encore les *Gens de Kasrilevkè* qui s'enthousiasment pour la France lorsque celle-ci finit par défendre un officier juif en la personne de Dreyfus. Qu'un juif puisse devenir officier de l'armée, c'est déjà inouï !

Les éditions de l'Antilope ont eu l'heureuse initiative de publier trois contes de l'écrivain : « Guitel Pourishkevitch », « Joseph » et « Trois veuves » parus dans la presse yiddish, respectivement en 1911, 1905 et 1907, autrement dit dans le contexte du bouillonnement des révolutions en Russie dans lesquelles des juifs se sont impliqués. Il est présent dans « Joseph », militant socialiste qui plonge dans la clandestinité, et même dans « Guitel Pourishkevitch » qui s'indigne que son fils unique doive s'enrôler dans l'armée tsariste honnie. Il est encore apparent avec l'évocation de Bebel, Marx qui « est leur dieu, pas Moïse mais Dieu, Dieu lui-même » (« Trois veuves », p. 133) tandis que les suppôts du communisme doivent plonger dans la « klandestinité ». On retrouve aussi, dans ces contes, le monde du *shtetl* et ses grandes figures comme le roi du thé : Wissotzky.

Chacune des histoires est un monologue : Guitel interpelle son auditeur pour justifier son audace qui l'amène à la Douma pour obtenir que son fils soit réformé ; l'amoureux transi de la belle qui n'a d'yeux que pour le « klandestin » Joseph s'échauffe face à un témoin silencieux ; l'ami des trois veuves déroule son long récit en marmonnant aux oreilles de son public. L'auditoire ne prend pas la parole mais celle-ci est suggérée par les apostrophes des conteurs et les réponses qu'ils apportent à leurs éventuels interlocuteurs, silencieux.

Le procédé ajoute au comique des situations dans lesquelles se fourvoient les héros. Le comique provient aussi de l'audace, voire l'effronterie, de Guitel prête à tout pour sauver son fils unique, ou bien de la timidité et de l'effacement des deux autres conteurs qui n'osent affronter leurs rivaux. La familiarité par l'apostrophe de l'auditoire sommé parfois de répondre, mais que l'on n'entend toujours pas, fait également sourire. À ce titre, on pourrait évoquer un mono/dialogue de ces contes.

Les répétitions scandent le monologue et attisent l'intérêt du lecteur : « grâce à Dieu d'abord et à Wissozky ensuite » se reconforte Guitel qui s'indigne fréquemment par un « Où est Dieu ? Où est la justice ? ». Quant au conteur de « Joseph », il ne cesse de répéter qu'« un rouble, ça ne vaut pas tripette, et cætera ».

Le conteur s'emporte parfois et perd le fil de son histoire : « Bon alors », « où en sommes-nous », « où en étais-je » s'interroge-t-il. Et nous-mêmes aussi nous errons